

Mention du présent article :

<http://www.savigny-avenir.info> ISSN 2261-1819 Dépôt légal du numérique, BNF 2014

UN français qui a assisté du 13 au 16 novembre 1975 au Colloque sur la Schizo-Culture organisé par la revue *Semiotext(e)* à l'Université de Columbia de New York a le sentiment d'avoir assisté à un triple événement. D'abord les deux interventions de William Burroughs et de John Cage feront date, ensuite la présence conjointe de Gilles Deleuze, Félix Guattari, Michel Foucault et Jean-François Lyotard, enfin la grande activité qu'ont manifesté de nombreux *workshops* (groupes de travail) constitués autour de sujets variés et actuels.

John Cage a offert au colloque un moment rare. On le connaît comme compositeur de musique et comme théoricien. Aujourd'hui, c'est l'auteur-interprète qui est sur scène. Il va en effet exécuter (mais le terme convient-il ici ?) un texte rédigé sur un petit bloc de sténo dont il tourne lentement les pages. Dans la grande salle du colloque, il se livre à une lecture reposant sur une série d'effets de voix, d'accélération et de ralentissement de l'articulation, du phrasé, de ponctuations silencieuses et sonores. La représentation d'*Empty words* trouva sa sanction par le silence attentif de la salle.

*The impasses of Control* par William Burroughs a été la conférence qui a visiblement attiré le public le plus nombreux. Jean-Jacques Lebel, familier des mouvements *underground* venu réaliser une émission pour l'Atelier de création Radiophonique de France-Culture a lui aussi été impressionné par l'intervention de William Burroughs. « C'est une analyse à la fois poétique et politique, une mise à jour des mécanismes de surveillance que la société capitaliste met en place ». Ces mécanismes fonctionnent de façon permanente. Jean-Jacques Lebel prend un cas. « Je viens de lire un article de Tom Culhane dans le *New York Post* du 15 novembre. Le directeur de la CIA trouve que tout va très bien. Avant la révélation de l'affaire Watergate, il y avait huit cents personnes qui écrivaient pour demander à entrer dans les services de renseignements. Aujourd'hui il y en a mille sept cents. Il y a un danger de la contestation : plus on conteste et plus on fait fonctionner la machine. Les effets de récupération sont fantastiques. Il suffit de voir ce qu'est devenue la lutte des ouvriers de chez Lip : Une publicité : « Chez Lip on ne fait rien sans passion ».

Pour Sylvère Lotringer, professeur au Département de français de l'Université de Columbia et *editor* (directeur) de la revue *Semiotext(e)* ; le colloque sur la Schizo-Culture se situe dans la ligne d'une critique de la sémiotique que la revue a entreprise à partir de 1973. Un premier colloque sur *Les deux Saussures* avait réuni les participations de Luce Irigaray, de Michel Riffaterre, de Jean Starobinski.

L'intention du présent colloque est de faire connaître les travaux de Gilles Deleuze, de Félix Guattari, de Jean-François Lyotard, qui jusqu'à présent sont en marge de l'Université. Ils n'ont pas encore été traduits aux États-Unis. Seul Michel Foucault a été traduit aux U.S.A. et y a enseigné.

L'impression de Sylvère Lotringer est qu'aujourd'hui en France le structuralisme est en baisse. « Aux États-Unis, c'est le structuralisme d'avant 68 qui arrive maintenant. J'espère que ce colloque, en faisant connaître toute de suite Foucault, Deleuze et Guattari, aura pour effet d'éviter le premier courant structuraliste ». Mais en matière d'histoire des idées, peut-on gagner du temps en évitant certaines étapes ?

Tout le problème réside dans l'établissement de ce que Sylvère Lotringer nomme avec humour « *the french connections* ». Ces filières avaient rassemblé aujourd'hui sous l'étiquette de Schizo-Culture, d'une part des théoriciens de l'enfermement (Michel Foucault et la Clinique, l'asile, la prison), de la critique de la psychanalyse et de la politique (Gilles Deleuze et Félix Guattari avec leur *Anti-Œdipe*), de la relecture de textes philosophiques (Jean-François Lyotard et ses dérivés freudiennes et marxistes) et d'autre part tous les courants dont ont témoigné les groupes de travail (anti-psychiatrie avec la participation de Ronald Laing, mouvements de libération des femmes, « gay-libération », luttes dans les prisons...). Nous verrons quels lendemains ces confrontations réservent.

Mais eux les enseignants, que pensent-ils de cet appel vers l'Ouest qui leur a fait entreprendre la longue traversée de l'Atlantique ? C'est la première fois que Gilles Deleuze vient aux U.S.A. Pourquoi est-il venu ? « Parce que j'en avais envie. New York est une ville douce, une ville formidable. Ici on peut marcher dans les rues : on voit quelque chose. J'ai beaucoup marché. Et puis les gens sont plus libres que chez nous. » Gilles Deleuze a-t-il l'impression de parler différemment aux étudiants américains qu'à ceux de l'Université de Paris VIII (Vincennes) ? « J'ai connu la même situation en Italie avec des gens qui ne comprenaient pas la langue. Cela en gros n'a pas beaucoup d'importance. Prenez John Cage, il a inventé un langage. Nous sommes tous égaux devant, que l'on soit Français, Américain ou d'un autre pays. »

Jacqueline Hellermann, Directrice de la Maison Française de l'Université de Columbia est bien placée pour observer les rapports culturels et idéologiques entre la France et les U.S.A. D'origine française, elle a enseigné plusieurs années aux États-Unis, et peut apprécier les effets de l'enseignement français. Jacqueline Hellermann constate que les étudiants américains sont de plus en plus impatients vis-à-vis du snobisme de l'intellectuel français, souvent dominateur et sûr de lui-même. « L'un des paradoxes de l'esprit français est qu'il ne peut ignorer ce qui se passe aux États-Unis. Mais par suite de chauvinisme et de méfiance les emprunts à la culture américaine ne sont jamais reconnus en tant que tels. Et en fin de compte, c'est toujours inconsciemment que les influences américaines sont incorporées. »

Prenons deux exemples. Le premier est bien connu : il est constitué par la domination des psychanalystes sur la vie américaine. Les passions théoriques que la France connaît ne sont-elles pas, des années après, les effets souterrains de mouvements d'abord refusés, puis acceptés après avoir été réélaborés ? L'estimation de la réaction américaine à l'enseignement français est alors utile pour mesurer les enjeux idéologiques de la confrontation des théories de deux pays.

Le deuxième exemple est offert par les références faites par Gilles Deleuze aux auteurs américains (Burroughs, Miller...). « C'est à vous que l'on doit ça ». L'Américain (qui n'a pas attendu de savoir pour quelle raison il fallait les lire) risque de prendre cette appropriation de la découverte d'un auteur américain comme relevant d'un orgueil méprisant.

Ne retenons pour conclure que le seul aspect du déplacement d'enseignants et de théoriciens français aux U.S.A. Un précédent exemplaire peut l'éclairer. En 1909, un homme va quitter l'Europe Centrale pour que ses idées reçoivent la reconnaissance qui leur manque. En posant le pied sur le sol américain, il déclare (selon le dire de l'un de ses disciples) qu'il apporte la peste. On n'en a pas encore fini avec cette métaphore. Cet homme s'appelle Sigmund Freud. Il est invité par la Clark University à Worcester, pour prononcer une série de conférences sur une théorie nouvelle aux U.S.A. : la psychanalyse. A son retour en Autriche, parlant de son voyage en Amérique, il rapporte qu'il avait eu le plaisir de voir un porc-épic sauvage dans le ranch du Professeur Putnam. Et Ernest Jones biographe de Freud, écrit que l'expression « trouver son porc-épic » était devenue proverbiale dans le cercle des psychanalystes de l'époque. A New York, dans les jardins du campus comme à Central Park ce que l'on trouve ce sont des écureuils. Ils sont très fauiliers. En me promenant avec Christophe Agnew nous en avons rencontré un. Je me demande si les Français qui viennent enseigner aux U.S.A. ont trouvé leur écureuil.

Bernard MERIGOT